

ENSEIGNEMENT MORAL ET CIVIQUE

Réflexion et approfondissement

Peut-on ne pas être engagé ?

Il existe un paradoxe de l'engagement : celui-ci est à la fois choix volontaire, forte obligation morale, à priori valorisée (on parle des « glorieux engagés pour la Patrie ». Mais en même temps l'engagement peut conduire à la privation de liberté. On peine parfois à assumer ses engagements, que l'on peut subir toute une vie. Renier ses engagements est perçu comme immoral, scandaleux. On peut dès lors préférer ne pas être engagé (« Ne vous inquiétez pas, c'est sans engagement », dit le commercial). Le « dégageant » serait alors la véritable figure de la liberté (moi, je ne suis pas engagé, attaché. C'est ainsi que ceux qui ne « font » pas de politique se vantent de ne pas être engagé dans une idéologie précise, et de garder leur liberté de jugement).

Mais peut-on vraiment ne pas être engagé ? Cela est-il seulement possible ? Souhaitable ? Exister au sens pleinement humain, qui ne se réduit pas au fait de vivre au sens biologique, n'est-ce pas toujours, par définition, être engagé ? L'existence humaine ne se distingue-telle pas de la vie animale justement parce que nous sommes engagés, « condamnés à être libres », pour reprendre la célèbre formule de Sartre ?

Si tel est le cas, comment faire avec cette notion d'engagement ? Comment vivre une vie engagée, c'est à dire pleinement humaine, qui ne soit pas une privation de liberté ? Quels seraient les conditions d'un engagement réfléchi, voulu, capable de rendre raison de lui-même ?

L'ENGAGEMENT COMME CHOIX DELIBERE, COMME MANIERE D'ETRE AU MONDE, COMME OBLIGATION MORALE... QUI PEUT SE RENVERSER EN CONTRAINTE

- Quelqu'un qui ne tient pas ses engagements est généralement perçu comme un être immoral.
- Les professions engagées, comme le soldat, le policier sont généralement valorisées.
- L'engagement amoureux peut apparaître comme le paradigme de la promesse respectable : l'expression être engagé signifie, en français châtié, être fiancé : le mariage semble être l'engagement par essence, l'échange des anneaux étant le signe visible de cette promesse. Ce paradoxe, d'ailleurs, n'est pas sans interroger : si l'engagement amoureux est sincère, pourquoi avoir besoin de le matérialiser, de le signifier ? Un engagement réel a-t-il besoin d'être exposé ? S'il faut que l'engagement se voit, si le symbole revêt tant d'importance, n'est-ce pas précisément parce que l'engagement n'est pas si fort que cela, qu'il peut se rompre ?
- Etymologiquement, l'engagement renvoie à l'action de mettre en gage quelque chose : *engagement de meubles* ; *un engagement du mont-de-piété* : l'engagement en ce sens peut apparaître davantage comme une perte que comme un gain. (« Cela n'engage à rien » est une parole rassurante...)

- Ce caractère finalement aliénant de l'engagement se donne à voir dans les figures extrêmes telles que le sacrifice. Le héros, qui par le courage de ses engagements manifeste ses convictions et ses valeurs, le paye parfois au prix de sa vie. Jean Moulin, Cavaillès, mais aussi tous les Résistants anonymes sont des figures majeures de l'engagement. L'engagement peut-aussi être intellectuel ; c'est ainsi que la philosophe Simone Weil, ne voulant se contenter de parler abstraitement de la classe laborieuse, se fait *engager* comme ouvrière chez Renault ; les conditions de travail affaibliront gravement sa santé fragile ; en dépit de sa maladie, elle *s'engage* dans la Résistance et gagne Londres, où elle meurt à l'âge de 34 ans.

Si de tels parcours ne peuvent que forcer respect et admiration, une question toutefois se pose : l'engagement mené à son terme ne risque-t-il pas de se renverser en négation de soi, et conduire jusqu'à la mort ?

Nous voyons émerger le paradoxe de la notion d'engagement, qui d'un choix valorisé peut devenir obligation aliénante, voire excès. La véritable liberté serait alors de ne pas être engagé, comme l'affiche les partisans de l'individualisme contemporains (moi, je ne m'engage pas, je ne milite pas, je ne fais pas de politique...). Cette position est-elle tenable ? Ne relève-elle pas de l'illusion ? Ne pas s'engager ne revient-il pas, finalement, au refus de la pensée ?

MAIS PEUT-ON VRAIMENT NE PAS ETRE ENGAGE ?

Toute existence, dès lors qu'elle est honnête avec elle-même est une existence engagée dans le monde. « Nous sommes embarqués » dit Pascal, rappelant par là l'illusion qu'il y aurait à ne pas faire de choix, à ne pas parier, à ne pas prendre parti dans une vie que nous n'avons peut-être pas choisie mais qui nous incombe. Métaphoriquement, en sport, l'engagement signifie le coup d'envoi (foot, rugby, tennis). A partir du moment où nous sommes au monde, jetés dans le monde, nous sommes engagés, nous rappellent les philosophes existentialistes. De cette dérégulation nous devons faire un projet. Ne dit-on pas que « ne rien faire c'est laisser faire » ? Il y a en effet quelque chose d'absurde à affirmer que l'on pourrait très bien ne pas faire de choix : ne pas être « contre », un projet, un décret, une loi, revient finalement, en vertu de l'adage selon lequel « qui ne dit mot consent », à l'accepter.

En ce sens, affirmer que l'on ne veut pas s'engager relève de ce que Sartre qualifierait de « mauvaise foi ». Nous savons avec effroi comment le pire a pu être justifié en affirmant le refus de l'engagement (défense d'Eichmann lors de son procès en 1961, qui se présente comme un simple exécutant et non pas un acteur de la criminalité nazie et de l'exécution du génocide juif).

Dès lors, la figure même de l'intellectuel « engagé » perd de son sens. Y aurait-il des intellectuels « dégagés » ?? Peut-être ceux qui ne pensent pas vraiment, ceux qui se contentent de répéter la doxa, la pensée commune, en tout conformisme, à l'instar d'un certain journalisme docile.

Nous voyons les difficultés propres à cette notion d'engagement, qui oscille entre tout et rien, entre un absolu sacrificiel et l'illusion selon laquelle on pourrait se soustraire à l'engagement.

Que serait alors un engagement à notre mesure ? Un engagement dont nous pourrions rendre raison, être responsable au sens étymologique (répondre de ses actes) ? Un engagement qui nous corresponde ?

Marion Boulnois, professeur de philosophie, professeur formateur académique.

PENSER SES ENGAGEMENTS, SES IDÉES ET SES ACTES, EN LES PASSANT AU CRIBLE DE LA RAISON.

Quel engagement promouvoir ?

Le premier est l'engagement dans la pensée. Utiliser notre raison, notre *logos*, faire œuvre d'humanité, parce que c'est quand nous « oublions » de penser que le pire peut arriver. À cet égard, les analyses d'Anna Arendt sur la banalité du mal sont essentielles.

Sans doute une des tâches les plus importantes de tout enseignant consiste à promouvoir auprès de ses élèves l'engagement dans l'esprit critique. S'engager, c'est avant tout examiner ses convictions, réfléchir sur ses opinions, les passer au crible de la raison. L'engagement dès lors ne limite pas à la bien-pensance : faire des affiches pour la journée de la laïcité, à courir pour le téléthon, à voter pour des députés... Toutes ces actions que nous mettons en place dans les collèges et les lycées méritent que nous y réfléchissions peut-être davantage. Apprend-on vraiment aux élèves l'engagement ? A moins que nous leur apprenions à singer la démocratie malade de leurs pères ?

Nous devons promouvoir un engagement qui laisse à nos élèves la liberté de forger leur pensée et leur esprit critique pour leur permettre d'accéder à l'autonomie de la décision même si cela ne nous peut nous mettre en difficulté.

Une piste : examiner nos intuitions morales à l'aide de la raison. Les dilemmes moraux.
<https://enseignement-moral-civique-pedagogie.web.ac-grenoble.fr/content/lycee-engagement-dans-un-dilemme-moral>